

Préface de Régis Boyer

Paradoxalement, c'est par la conclusion qu'il faudrait commencer la lecture de cette remarquable étude qui clôt la trilogie dont les deux premiers volets s'intitulaient Fantômes et Revenants au Moyen Âge (Imago, 1986) et Les Nains et les Elfes au Moyen Âge (Imago, 1988). Claude Lecouteux, en somme, s'y applique à démontrer que notre conception de la mort, non seulement n'a pas à être entendue, selon nos désolantes notions ultramodernes, comme une fin en soi, mais surtout, si nous voulons bien remonter aux sources de notre culture, est carrément démentie par nos témoins antiques et médiévaux, de quelque nature qu'ils soient. J'ai toujours été frappé, après des décennies de fréquentation régulière de nos textes scandinaves anciens — mais il n'est pas question de leur conférer une valeur d'exclusive, les brillantes confrontations que nous propose Claude Lecouteux, qui sont sa marque propre et où il est sans égal, suffisent à vérifier qu'il s'agit là de bien autre chose que du legs d'une unique culture donnée — j'ai toujours été frappé de l'inanité de nos catégories, dichotomies ou exclusives modernes. Je consens, puisqu'on nous le dit et redit dans le présent livre, que nos sources norroises, toutes christianisées qu'elles soient, restent plus près d'une vérité fondamentale qui s'est offusquée au cours des siècles : c'est, bien entendu, ce qui fait le prix de ces témoins, pour peu qu'ils soient bien entendus. Or, il ressort à l'évidence de leur étude qu'ils sont proprement incapables de tracer une ligne de démarcation nette entre ici-bas et au-delà, entre « vie » et « mort », donc. Ce n'est pas qu'ils ne soient pas sensibles à ce qu'il faut appeler un changement d'état, de statut ou qu'ils ne sacrifient pas à ce qui est une constatation obvie, savoir, que dauði, le mort, n'a pas le même type de réalité que lifandi, le vivant. Mais la distinction n'entraîne pas de basculement dans nos idées de néant ou de non-être,

dénominations pour lesquelles, d'ailleurs, l'ancien norrois ne dispose simplement pas de vocables adéquats ! À tout moment, dans cette mentalité, le mort peut venir informer le vif, ce dernier est capable de susciter le trépassé, une étonnante (pour nous) circulation s'établit entre les deux règnes à telle enseigne que nous ne savons pas toujours, quand nous lisons telle saga ou tel texte eddique, dans quel domaine nous évoluons. Les Rêves de Baldr (Baldrsdraumar, Edda poétique) sont-ils à verser délibérément, comme leur intitulé pourrait le suggérer, au dossier purement onirique ou faut-il, au contraire, tenir ce plan comme le seul recevable et bien voir que l'ontologie est, ici, captée à sa source même ? Car l'argument de ce poème n'est pas indifférent ici : c'est Óðinn en personne qui suscite à force une voyante pour lui faire dire ce qu'il est advenu de Baldr, fils d'Óðinn, mort récemment. À l'inverse, le défilé impressionnant des revenants, dans Eyrbyggja saga (la Saga de Snorri le godi), est-il une saisissante affabulation d'une lointaine thématique convenue et tirée de l'hagiographie latine (mais alors, comment se fait-il que ce soit précisément cette imagerie qui ait été retenue) ou remonte-t-il à des archétypes sans feu ni lieu qui nous ramènent aux sources de notre condition ?

Car il y a quelque chose de dérisoire, Claude Lecouteux ne cesse de nous le démontrer, dans notre pragmatisme, réalisme, matérialisme actuels. Quelque chose de navrant dans ce reniement absurde de ce qui a si longtemps constitué le matériau même de nos assises mentales. Soyons sérieux : qui, pour paraphraser une citation d'André Malraux, parmi nous, admet vraiment le néant pour lui-même et s'en contenterait ? Qui ose nier, en bonne anthropologie et même en phénoménologie orthodoxe, cette force de vie (livskraf, asu, disait-on en sanskrit, les dieux ases du Nord ont bien dû reprendre la chose à leur compte) qui justifie et notre présence et l'essentiel de nos comportements ? Les constats que chacun de nous est en mesure de faire, hic et nunc, dans leur banalité, vont carrément à l'encontre. Teilhard de Chardin disait fort bien, en substance, que l'humanité est parfaitement incapable de demeurer, bras croisés, en face des perspectives de rédemption qui l'attendent. Et il y a quelque chose d'exactly suicidaire dans les rages de négation qui s'emparent de notre bimillénaire technicien : encore nous est-il facile de nous consoler en nous disant que les dites fureurs n'affectent qu'une fraction de l'humanité. Car, comme le proclame un Scandinave moderne cette fois, la vie continue... en vérité, Knut Hamsun dit : « la vie vit », men livet lever ! C'est bien le point

de vue retenu dans le présent livre, sans que l'on éprouve le besoin exprès de nous le dire, tant la chose va de soi. Nous ne sommes qu'une phase, un moment dans un immense élan qui nous meut et la course n'a rien de gratuit : elle se situe sur une trajectoire qui existe depuis toujours et dont, Dieu merci, nous ne voyons, ne verrons pas le terme.

Affirmation qui n'a rien ni d'axiomatique, ni de naïf. Car nous disposons de points de repère, et c'est là que ce livre vient remarquablement combler une attente, répondre à l'une de ces questions cruciales qui nous harassent.

De ces témoins, Claude Lecouteux a choisi, ici, d'en retenir un, qui est certainement, à vrai dire, le plus significatif et le plus éloquent : le plus familier surtout, si nous acceptons d'en prendre conscience. Il l'appelle le Double : soit ! Il aurait aussi bien pu parler de l'androgynie ou des Dioscures, cela serait revenu au même et il le suggère en passant, nous espérons qu'il y viendra un jour. Il est du reste tout à fait remarquable que l'aire culturelle où il prend de préférence ses exemples soit aussi celle où l'on aura poussé le plus loin, me semble-t-il, l'investigation de l'androgynie (Swedenborg, Almquist, Stagnelius, tous Suédois) tout comme les images gémellaires, depuis Freyr et Freyja jusqu'à Fjörgyn/Fjörgynn en passant par ce « couple » où l'« homme », Njörðr, a un nom de femme pour Tacite (Nerthus) et la « femme », un nom masculin (Skaði).

L'idée qui préside ici, bien documentée, et pas seulement par nos sources germaniques, il faut noter ce point, c'est que chacun de nous possède un Double, non seulement spirituel, mais aussi, et c'est là que les références au scandinave ancien font merveille, physique éventuellement. Un Double qui a notre « forme » (hamr), qui nous « accompagne » (fylgja), qui nous « informe » (hugr) et qui, donc, en tout état de cause, annihile toute solution de continuité entre je ne sais quel monde occulte et le « réel ». La démonstration me paraît magistralement menée et je laisse au lecteur le plaisir de la suivre. En précisant, pour élargir un peu le débat, que l'on peut dépasser le cadre que l'auteur, en savant scrupuleux, s'est fixé. Car il me semble bien que nous touchons ici l'un des invariants de notre identité humaine. Je veux bien que l'Église, dans son acharnement à éradiquer le « paganisme », en reléguant dans la démonologie tout ce qui échappait trop manifestement à son magistère, ait lutté contre des représentations qui ne coïncidaient pas exactement avec ses propres conceptions. Il n'empêche qu'elle professait, elle aussi, une espèce de croyance en un Double

— exactement spirituel, lui — cet ange gardien que, très logiquement, le vieux norrois appellera fylgjuengill, l'ange-fylgja. En fait, pour raisonner différemment, a-t-il jamais existé une culture qui ait récusé, sauf à se nier elle-même, cette prodigieuse image-réalité ?

Aventurons-nous dans le champ strict de l'histoire des religions.

Posons que toute religion, quelle qu'elle soit selon l'étymologie que nous entendons retenir du mot « religion » (qui « relie » notre monde à un univers surnaturel, ou bien qui « réorganise » notre domaine « réel » dans un sens plus conforme à cet irrésistible besoin d'absolu ou de perfection que nous portons en nous, re-ligere ou re-legere), ait commencé, peut-être, par une adoration des grandes forces naturelles, ou, mais en vérité ceci revient à cela, je crois, des grands ancêtres, partant, des morts qui, d'ordinaire, reprennent à leur compte les attributs des forces en question, tant sur le plan physique que dans leur acception intellectuelle ou spirituelle, il y a, partout, toujours, un phénomène de réincarnations, métempsycoses, transmigrations qui fait que ce que nous croyons, espérons, aimons, remonte infailliblement à ces grands archétypes ou prototypes. Et, en conséquence, que la continuité est assurée de ce qui fut à ce qui sera en passant par ce qui est. Parce que, c'est un des enseignements de ce livre clé, notre idée de temporalité qui nous harcèle tant n'est pas fondée. Il y a ce Double qui nous précède, nous escorte ou nous suit (fylgja admet toutes ces connotations), qui nous quitte ou nous réintègre presque à volonté (hamr supporte très bien cette interprétation) par le biais de catalepsies ou de lévitations où s'abolissent toutes nos représentations de nécrose, qui nous baigne et nous éclaire à la demande, pour ainsi dire (c'est le rôle de hugr, anima mundi ou mana si l'on veut), bref, il y a cet alter ego dont nous sommes partie prenante, assurément, mais momentanément seulement, ou spatialement, car, en vérité, elle n'a pas réellement de part à ces catégories spatio-temporelles. Le Suédois Strindberg, écrivant il y a un siècle seulement, fait dire à l'un de ses personnages : « Qui voit son double va mourir. » C'est très exactement ce que professe l'auteur de la Hallfreðar saga, six cents ans plus tôt, et je m'assure que Strindberg ne l'a jamais connue. Continuité d'une certitude irraisonnée, nous sommes bien au cœur d'une vision du monde.

Et là-dessus, toutes les cultures qu'invoque Claude Lecouteux, même s'il privilégie la germanique dans ses diverses manifestations, sont d'accord avec un consensus qui laisse pantois le sceptique. Je le

redis de livre en livre : la force de l'auteur n'est pas d'avancer des théories préconçues qu'il s'appliquerait à vérifier ensuite par des textes ; trop nombreux sont les chercheurs qui tombent dans cette chausse-trape, y compris les plus grands ; mais de partir de ceux-ci, dans un étonnant effort d'érudition et d'éclectisme, pour leur faire dire comme par la force des choses ce qu'en somme ils entendaient inconsciemment énoncer. Soit : qu'il n'y a pas de « mort », que le néant n'est qu'un jeu d'esprit pervers qu'il y a en nous, en chacun de nous, un principe de vie exactement immortel, qui se manifeste de façons diverses selon l'époque, le niveau de culture et le lieu envisagés, mais qui n'est jamais absent de nos textes. Les revenants étaient incarnations limitées et messagers de l'autre monde, les nains et les elfes en figuraient les arcanes dévoilés par leur truchement : voici le Double qui résume et magnifie toute cette imagerie.

En somme, un très beau livre fort instructif et d'autant plus convaincant qu'il reste constamment aux écoutes, non exactement sur l'idée de vie, mais, proprement, sur celle de sur-vie. Et rien ne saurait nous plaire davantage...

R. B.

La Varenne, le 25 mars 1991.

Introduction

Animal doué de raison, roseau pensant, l'homme n'a jamais pu admettre la mort, et la pensée du trépas fut et reste la source féconde de sa réflexion sur lui-même, sur l'existence d'un démiurge, d'une transcendance et d'un au-delà. Chaque religion et chaque civilisation apportent leur propre réponse à ces interrogations dans lesquelles se reflète l'angoisse humaine face au retour au néant. La dissolution finale n'a jamais été acceptée, et le vœu le plus cher de l'homme a toujours été de ne pas mourir tout entier, pour reprendre le mot d'Horace, et de survivre d'une façon ou d'une autre. Mais la réalité est incontournable, la vie quotidienne prouve que le corps est éphémère, périssable, meurt et retourne à la poussière. Ce ne peut donc pas être lui qui survit. Alors se développe une idée, exprimée avec plus ou moins de force et de clarté selon les lieux, les époques et les ethnies, d'après laquelle l'homme ne se réduirait pas à son seul corps et voulant que ce dernier ne soit que l'enveloppe charnelle d'autre chose, d'un principe vital, d'un souffle, d'une force, d'un esprit, d'une âme enfin.

Défi lancé au temps, au Chronos dévorant, révolte contre l'inéluctable, contre la caducité du corps, cette intuition, sublime parce qu'elle met en quelque sorte fin à l'angoisse existentielle et donne un sens à la vie en faisant jaillir une étincelle d'espoir, ne prit pas corps brutalement et *ex nihilo*. Elle s'appuie sur des phénomènes *a priori* inexplicables tels que les rêves et les songes, les prémonitions, la seconde vue, l'impression de déjà-vu et de déjà-vécu, — tous phénomènes qui ont conforté l'humanité dans la croyance en ce que nous appelons aujourd'hui « âme » par commodité, part immortelle de l'individu, lien rattachant la personne au cosmos tout entier.

Après avoir refoulé ces considérations dans l'arrière-pays des rêves et de l'imagination fantastique, surtout au temps des Lumières et du

rationalisme, l'homme y revient en cette fin de XX^e siècle et se livre aux mêmes spéculations philosophiques et religieuses que ses lointains ancêtres. Aujourd'hui comme hier, on veut percer le secret des secrets, celui de la mort ou, plutôt, de la vie après la mort, c'est-à-dire réfléchir sur une dimension de l'homme qui échappe encore largement à la science, ne se laisse pas emprisonner dans des lois et qui a fait, il y a une centaine d'années, les beaux jours du spiritisme.

Cet état d'esprit, cette curiosité s'est traduite par une floraison d'ouvrages de qualité très diverse. Les uns, savants et documentés, reposent sur des observations cliniques et des expérimentations, et il convient de citer ici les recherches de l'*American Society for Psychical Research* ainsi que le recueil d'études intitulé *La Poursuite de la vie après la mort*, avec, notamment, la contribution de K. Osis et E. Haraldson : « Observations faites par les médecins et les infirmières au chevet des mourants¹. » À Innsbruck (Autriche), l'*Institut des phénomènes paranormaux* s'efforce de trouver une explication scientifique et rationnelle à toutes sortes de manifestations étranges, et à Fribourg-en-Brisgau (Allemagne), l'*Institut des domaines extrêmes de la science* fait de même. D'autres ouvrages ont un caractère plus irrationnel, plus subjectif, et émanent soit de personnes convaincues par leur propre expérience de la réalité des faits, soit d'auteurs attentifs à la mode. Les Anglo-Saxons se taillent ici la part du lion, et nous ne citerons pour mémoire que Raymond A. Moody, *La Vie après la vie*, et Robert Monroe, *Voyages hors du corps*².

La sortie du film *L'Expérience interdite (Flatliners)*, de Joël Schumacher, vient d'attirer l'attention du grand public sur ces interrogations, et la presse, découvrant un sujet porteur, en a donné de larges échos, amplifiant le débat en faisant sortir de l'ombre les NDE (*near death experiences* : expériences sur la mort imminente) et l'*Association pour l'Étude des États proches de la Mort* (IANDS France, Paris). Dans une interview donnée au *Figaro* du 11 janvier 1991, Edgar Morin a rappelé le rôle que joue la croyance au Double dans un tel complexe :

« Je vois donc trois éléments fondamentaux dans cette expérience. Premièrement, la dissociation entre le corps [...] et un esprit ou spectre immatériel ; deuxièmement, un voyage vers un ailleurs via le tunnel ; troisièmement, la grande lumière. Tout d'abord, la dissociation entre le corps matériel et un *Double* immatériel, qui va devenir spectre, fantôme, esprit, et continuer à vivre après la vie, se retrouve dans un très grand

nombre de conceptions archaïques de la mort [...]. Cette conception correspond à une expérience de vie : les hommes archaïques ont pris conscience de leur individualité à partir de leur *Double* immatériel, leur reflet dans l'eau, leur ombre, leurs rêves (où le *Double* voyage pendant que le corps reste immobile). C'est ce *Double* qui se libère du corps après la dégradation du corps périssable et va vivre sa propre vie³. »

L'expérience de l'autre monde fait partie de la vie, relève des signaux perceptibles ici-bas d'une vérité plus profonde et plus vaste dans laquelle les religions voient la manifestation du divin où, à tout le moins, la preuve de son existence. Le 8 juillet 1918, blessé par un obus de mortier autrichien, E. Hemingway « sentit quelque chose s'évader de son corps ». Qu'était-ce ?

Celui qui se penche sur les textes de l'Antiquité classique et du Moyen Âge, ainsi que sur les traditions populaires plus récentes, y découvre éparpillés mille et un faits curieux que l'on rangerait à tort parmi les simples thèmes et motifs fabuleux, les poncifs littéraires et le merveilleux. Ces données semblent relever de ces domaines parce que nous ne les comprenons plus et n'en avons qu'une vision doublement déformée : notre méconnaissance des mentalités anciennes et notre culture judéo-chrétienne opposent leur écran à toute compréhension. En outre, nous sommes prisonniers de notre siècle, du cartésianisme et des idées reçues, des préjugés portant sur les fameux « contes de bonne femme » ! En fait, c'est avant tout le rapport de l'élément à l'ensemble qui nous manque : nous possédons quelques pièces d'une mosaïque dont nous ignorons le dessin. Ce qui relevait d'une culture, d'une mentalité et d'une croyance cohérentes ne nous apparaît plus que sous une forme fragmentée qui a subi l'outrage des siècles. Notre travail ressemble donc, toutes proportions gardées, à celui de l'archéologue qui reconstitue une poterie à partir de ses débris.

Il est tout de même stupéfiant de voir que tant d'auteurs venus de tant d'horizons différents affirment avec force que l'homme ne se limite pas à son corps, que tant d'écrivains mettent en scène des personnages qui se dédoublent et dont l'*alter ego* est parfois un animal, que tant de poètes nous parlent de notre ombre et de notre reflet comme de notre âme. Citons pêle-mêle Edgar Poe avec *William Wilson*, Oscar Wilde avec *Le Portrait de Dorian Gray*, Dostoïevski avec *Le Double*, Guy de Maupassant avec *Lui* et Alfred de Musset avec *Nuit de décembre*. L'ancienne religion égyptienne nous entretient du *Ka*,

les Grecs nous parlent du *daimôn*, les Romains nous apprennent que tout homme possède un *genius* et chaque femme une *luno*, le christianisme nous attribue un ange gardien, les anciens Scandinaves connaissent la *fylgja*... Il serait sans nul doute vain de vouloir découvrir un lien génétique entre toutes ces civilisations, mais la parenté des croyances nous révèle que nous tenons, avec le Double, l'un des éléments constitutifs de la pensée humaine relevant des archétypes jungiens ou de ce que les folkloristes appellent *psychic unity*. La croyance n'est-elle pas attestée de tous les temps et sous toutes les latitudes ?

Justement, une lacune reste à combler en ce qui concerne l'Occident médiéval. Les indices sont là, mais on n'a pas su les voir, cachés qu'ils étaient, dénaturés, masqués, comme tout ce qui contredit le dogme du christianisme, la religion dominante. Les retrouver signifie travailler sur un palimpseste, relire les textes en refusant ce qu'ils suggèrent et imposent pour ne s'attacher qu'aux faits. Décrypter le message venu du passé et dissimulé dans les écrits revient à dépasser l'*interpretatio christiana*, à découvrir ou à redécouvrir des notions qui échappaient parfois aux narrateurs eux-mêmes, la plupart du temps des clercs formés dans les écoles monastiques. C'est en jouant sur le décalage d'évolution qui oppose au Moyen Âge la civilisation germanique aux civilisations romanes et celtiques que l'enquête peut être menée à bon port.

Prendre les traditions germaniques comme axe directeur inscrit cet ouvrage dans le droit fil de nos recherches antérieures, mais il est clair que d'autres aires culturelles pourraient être invoquées ici. Il nous semble même tout à fait nécessaire de ne pas se limiter à une seule civilisation, sinon risquerait de s'appliquer l'adage bien connu : *testis unus, testis nullus* ! Nous sortirons donc du cadre géographique et temporel chaque fois que cela permettra de faire progresser nos investigations.

En effet, on aurait tort de croire que la croyance que nous dépistons se confine dans les glaces scandinaves et les forêts germaniques. Là-bas, les choses sont claires, enfin presque, car le christianisme n'a jamais réussi à extirper tout ce qui touchait à la mort et à l'au-delà. Ayant suivi une évolution historique plus lente que les contrées méridionales, les traditions de ces pays ont survécu assez longtemps pour trouver le chemin de l'écrit et, donc, nous être connues. Nous partirons ainsi du postulat suivant : les pays fortement christianisés ont perdu plus vite le souvenir du sens exact des faits que nous étudions, mais cela ne signifie nullement qu'ils n'aient pas existé chez eux.

Partant de cette position, nous avons relu les œuvres romanes dont l'origine celtique ne fait aucun doute, et nous avons pu y déceler les traces de la croyance que nous mettons en lumière. Jetant un regard sur les peuples avec lesquels l'Occident médiéval fut en contact permanent, par le biais d'échanges commerciaux, de guerres, d'invasions ou de simples relations de voisinage, nous avons pu découvrir la racine de la croyance au Double et, poussant plus loin, voir qu'elle est étroitement liée aux conceptions chamanistes de l'« âme⁴ ». Or, notre Moyen Âge a toujours côtoyé des peuples chez qui le chamanisme est bien installé : au nord, les Lapons, à l'est, les Avars, les Magyars et les peuples des steppes, au sud-est, les Turcs...

Notre but est simple : écrire l'histoire du Double au Moyen Âge, mettre en évidence la mentalité dans laquelle s'enracine la croyance, en voir la diffusion et la pérennité, en découvrir les implications. D'autres que nous se sont déjà lancés dans cette périlleuse aventure, mais le cadre de leurs recherches portait, le plus souvent, sur d'autres temps et d'autres civilisations, et ces études sont déjà anciennes⁵. Pour le fonds occidental, il n'existe que de rares articles dont l'accès n'est guère aisé. Hormis les travaux de Régis Boyer, notamment son très riche *Monde du Double : la magie chez les anciens Scandinaves* (1986), le Moyen Âge brille par son absence. Pourtant, on ne peut raisonnablement traiter des croyances et des traditions populaires des XVIII^e et XIX^e siècles sans savoir ce qui les a précédées car nous sommes confrontés à des attitudes mentales qui s'inscrivent dans la très longue durée.

La croyance au Double, c'est-à-dire à un autre moi possédant une assez grande indépendance qui lui permet de voyager au loin, permet d'expliquer maints phénomènes dont nous connaissons tous des exemples, tels l'ubiquité ou bilocation, l'importance du thème des jumeaux (Dioscures) dans les mythologies, les récits de métamorphoses et bien d'autres choses. Voici un texte qui date d'une centaine d'années et illustre à merveille l'un des avatars de cette croyance :

« Près de Philadelphie, non loin des moulins qui se trouvent sur le Delaware et dont j'ai parlé, demeurait un homme solitaire. Il habitait une maison isolée, était bienveillant mais renfermé et taciturne. Les gens racontaient sur lui de curieuses choses, par exemple qu'il était capable de découvrir ce qui vous restait caché.

Il arriva qu'un capitaine dût partir avec son navire pour l'Afrique et l'Europe. À sa femme qui restait à Philadelphie, il promit de revenir

au bout d'un certain temps et de lui écrire plusieurs fois. Elle attendit des lettres qui ne vinrent jamais. Le délai fixé fut révolu et son cher mari ne revint pas. La peine l'envahit et elle ne savait que faire. Un de ses amis lui conseilla de se rendre chez le brave homme solitaire et de lui conter son tourment, et elle suivit ce conseil.

Lorsqu'elle eut tout narré à cet homme, il lui demanda d'attendre un instant qu'il revienne avec la réponse à ses interrogations. Elle s'assit et attendit. L'homme ouvrit une porte et se glissa dans son cabinet de travail. Trouvant qu'il restait longtemps absent, la femme se leva, alla jusqu'au judas de la porte, en souleva le petit rideau et regarda : l'homme était étendu sur un sofa, ou un canapé, comme mort. Elle reprit vivement sa place. Finalement, l'homme rentra et lui raconta que son mari était à Londres, dans un café et qu'il reviendrait bientôt, puis il lui nomma les raisons qui l'avaient empêché de lui écrire. Tranquillisée, la femme rentra chez elle.

Ce qu'avait déclaré le solitaire arriva à la date précise. L'époux de la dame revint, et les causes de son retard et de son mutisme étaient exactement celles nommées par le brave homme. La dame fut avide de savoir ce qui se passerait si elle lui rendait visite avec son mari. La visite eut lieu, mais quand le capitaine vit l'homme, il fut épouvanté. Il raconta à son épouse peu après qu'il avait vu cet homme-là, tel jour — c'était celui de la visite de la dame au solitaire —, à Londres, dans un café, et qu'il lui avait dit que sa femme se faisait beaucoup de soucis pour lui. Il avait alors donné à l'inconnu les raisons pour lesquelles son voyage avait été retardé et pour lesquelles il n'avait pas écrit, ajoutant qu'il rentrerait bientôt. Cet homme, le solitaire, s'était alors perdu dans la foule⁶. »

Ce sont de semblables narrations et d'autres récits qui nous parlent des expériences exsomatiques que nous allons examiner et expliquer car ils présentent une des dernières formes sous laquelle survit la croyance en un Double, véritable calque physique et psychique de l'individu dont il émane.

Au début du siècle, Ed Moreil raconta, après avoir été gracié, ses voyages hors de son corps dans *Le Vingt-cinquième homme* (1919), d'où Jack London tira *Le Vagabond des étoiles*, car la littérature est toujours à l'écoute de l'étrange et de l'insolite. Plus proche de nous, l'aventure d'Erkson Gorique mérite un instant d'attention car elle nous renseigne sur une autre manifestation de l'autre moi :

En 1955, E. Gorique se rend à Oslo pour étudier les possibilités d'importation de porcelaines norvégiennes. Il descend dans le meilleur hôtel et le réceptionniste lui déclare être content de le revoir. Stupeur de Gorique qui n'est jamais allé en Norvège. Le lendemain, il se rend chez un fournisseur du nom d'Olsen qui se déclare enchanté de le voir revenu après la courte visite qu'il lui avait rendue il y a quelques mois. Angoissé, Gorique ouvre son cœur à son interlocuteur et celui-ci le rassure en lui disant que ce phénomène est bien connu, qu'il s'appelle *vardögr* et désigne une apparition qui précède de peu la personne réelle⁷.

En nous affranchissant du poids des interprétations cléricales qui obscurcissent le substrat païen et représentent une véritable dictature, facilitée par le monopole de fait qu'exerce l'Église sur le monde de l'écriture, en cherchant à nous mettre littéralement dans la peau des hommes d'antan et à comprendre leurs réflexes mentaux, en admettant que ces voix venues du passé contiennent les vérités d'alors, que transcrivent tant bien que mal les récits conservés, eux qui se trouvent au confluent du langage, du réel, et de l'imaginaire, en rassemblant les vestiges dispersés enfin, alors il est possible de retrouver une croyance importante pour l'histoire de nos ancêtres. Mais qu'on nous entende bien ! Nous rassemblons un dossier, fruit d'une longue enquête et en relation étroite avec nos études sur les fantômes et les revenants, les nains et les elfes⁸, nous le présentons, risquons des explications, refusons néanmoins de nous prononcer sur le degré de véracité des faits, mesuré à l'aune des connaissances du xx^e siècle finissant. Une seule chose nous importe : nos aïeux ont cru en l'existence du Double, d'un autre moi (*alter ego*) indépendant, libéré du corps lorsque celui-ci est engourdi par le sommeil, figé par la transe, amoindri par la maladie ou pétrifié par le coma. Alors que chacun se forge sa propre opinion à la lueur des documents rassemblés, que chacun y trouve la confirmation de ses convictions intimes ou le contraire. Les textes sont là, incontournables, nombreux somme toute, et on ne doit pas ignorer leur message plus longtemps, le taire, même s'il dérange et remet en cause les conclusions de maintes recherches antérieures sur certains des points que nous abordons.

Nous partirons donc de faits universellement connus, les visions, chrétiennes et païennes, puis nous montrerons comment ils s'expliquent. Dans un second temps, nous suivrons le Double sous ses divers déguisements romanesques et historiques, ce qui nous amènera à nous pencher sur les fées, les sorcières et les loups-garous. Enfin, nous abor-

TABLE DES MATIÈRES

<i>Préface de Régis Boyer</i>	7
<i>Introduction</i>	13

Première partie

L'ÂME HORS DU CORPS

<i>Chapitre I : LE VOYAGE EXTATIQUE</i>	25
1. Conditions et durée de la vision	26
2. Quelques remarques lexicales	28
3. La Vision de Godeschalch	30
4. Le problème des preuves	32
5. Visions et songes	34
6. Apparitions oniriques	37
<i>Chapitre II : LES EXTATIQUES PAÏENS</i>	40
1. Le rêve	40
2. Les raisons du départ du Double	43
3. Les professionnels de l'extase	45
4. Récréation textuelle	49
<i>Chapitre III : UNE SINGULIÈRE CONCEPTION</i>	
DE L'ÂME	55
1. <i>Fylgja</i>	55
2. <i>Hamr</i>	58
3. <i>Hugr</i>	59
4. Grégoire le Grand et l'âme	60
5. L'âme osseuse	63
6. La mésaventure de Leutard	65
7. Les cathares et le Double	67

*Deuxième partie***LES DÉGUISEMENTS DU DOUBLE**

<i>Chapitre I : LE DOUBLE ET LES FÉES</i>	75
<i>Chapitre II : DOUBLE ET SORCELLERIE</i>	85
1. La sorcière et le Double	85
2. Le dédoublement des sorcières	96
3. Le cas des <i>Benandanti</i> et le rôle de la coiffe	98
4. Le cauchemar	105
<i>Chapitre III : LA MÉTAMORPHOSE, LE DOUBLE ET</i> LE LOUP-GAROU	113
1. Sur un passage de <i>l'Âne d'or</i>	115
2. Saint Augustin et le <i>phantasticum</i>	116
3. Atavisme et destin	119
4. Les habits du loup-garou	123
5. Un loup-garou livonien	129
6. La métamorphose	132

*Troisième partie***VOIR LE DOUBLE**

<i>Chapitre I : AUTOSCOPIE</i>	137
1. Le Double matériel	138
2. Le Double spirituel	139
3. Voir son Double et mourir	140
4. Le congé du Double	143
5. Survivances	144
<i>Chapitre II : L'OMBRE, LE REFLET ET L'IMAGE</i>	148
1. L'ombre	149
2. Le reflet et l'image	151
3. Le voutl	153
4. L'image et les morts	155
Conclusion	159

ANNEXES

I. L'ÂME ET LE DOUBLE	165
1. La Grèce antique	166
2. Censorinus et le <i>genius</i>	170
3. Traditions finnoises, estoniennes et mordviniennes	173
4. Croyances lituaniennes	176
II. <i>HAMBEL, VARDØJER</i>	179
III. LE PROCÈS DU LOUP-GAROU	181
<i>Postface à la deuxième édition</i>	189
<i>Postface à la troisième édition</i>	199
<i>Éléments de bibliographie</i>	203
<i>Index des auteurs et des œuvres</i>	209
<i>Index des mots-clefs</i>	211